



Le train des orphelins

Prologue

JE CROIS AUX FANTÔMES. Ce sont eux qui nous hantent, eux qui nous précèdent. Il m'est souvent arrivé de les sentir autour de moi, observateurs, témoins, alors que personne parmi les vivants ne savait ce qui se passait ou ne s'en souciait.

J'ai quatre-vingt-onze ans et la quasi-totalité des personnes qui ont un jour fait partie de ma vie sont maintenant des fantômes.

Parfois, ces esprits se sont révélés plus réels que les gens, plus réels que Dieu. Ils remplissent le silence de leur masse, dense et chaude comme de la pâte à pain qui lève sous un torchon. Granny avec son regard empreint de bonté et sa peau talquée. Papa, sobre, riant. Maman, qui chantonne. Ces incarnations fantomatiques, délivrées de toute amertume, de l'alcool et de la dépression, me consolent et me protègent bien mieux maintenant qu'ils sont morts qu'ils ne l'ont jamais fait de leur vivant.

J'en suis venue à me dire que le Ciel est ainsi : un lieu dans la mémoire des autres où survit le meilleur de nous-mêmes.

Peut-être que j'ai de la chance – celle d'avoir reçu à l'âge de neuf ans le fantôme du meilleur de mes parents et à vingt-trois celui de mon unique amour. Et puis il y a aussi ma sœur Maisie, de tout temps présente, un ange sur mon épaule.

Dix-huit mois lorsque j'avais neuf ans, treize ans lorsque j'en avais vingt. Elle a maintenant quatre-vingt-quatre ans et elle est toujours à mes côtés.

Peut-être qu'ils ne remplacent pas les vivants, mais on ne m'a pas donné le choix. Je pouvais laisser leur présence me reconforter ou bien m'effondrer, me lamenter sur ceux que j'avais perdus. Ces fantômes murmuraient à mon oreille, m'exhortaient à aller de l'avant.

Spruce Harbor, Maine, 2011

À TRAVERS LE MUR DE SA CHAMBRE, Molly entend ses parents d'accueil parler d'elle dans le salon, juste derrière sa porte. « Ce n'est pas ce qui était prévu, argumente Dina. Si j'avais su que c'était une enfant à problèmes, je n'aurais jamais été d'accord.

— Je sais, je sais. » La voix de Ralph est lasse. C'est lui, Molly en est consciente, qui voulait devenir parent d'accueil. Il y a longtemps, à l'époque de sa jeunesse, alors qu'il était un « adolescent en souffrance » – il n'en avait pas dit plus –, un assistant social de son école l'avait enrôlé dans le programme Big Brother. Et c'était lui, ce grand frère – ce mentor, comme il l'appelle –, qui l'avait maintenu dans le droit chemin. Dina, au contraire, s'était dès le début montrée soupçonneuse à l'égard de Molly. Juste avant elle, ils avaient accueilli un garçon qui avait mis le feu à son école élémentaire et cela n'avait probablement pas aidé.

« Je suis assez stressée comme ça par mon travail. Je n'ai pas besoin d'être confrontée à ce genre de merde quand je rentre du bureau », continue Dina, en haussant la voix.

Elle gère l'envoi des patrouilles au poste de police de Spruce Harbor et, pour autant que Molly puisse en juger, les causes de stress sont plutôt limitées : quelques conducteurs ivres, un occasionnel œil au beurre noir, des vols et accidents mineurs. Pour un dispatcheur, Spruce Harbor est probablement l'endroit le moins stressant que l'on puisse imaginer au monde. Mais Dina est anxieuse par nature. Un rien l'affecte. Pour elle, il semble évident que tout devrait se dérouler sans anicroche et lorsqu'il en va autrement, ce qui, bien sûr, arrive assez fréquemment, elle est tout étonnée et le prend comme une attaque personnelle.

Molly est tout le contraire. Tant de choses ne se sont pas bien passées au cours de ses dix-sept années qu'elle en est venue à toujours attendre le pire. Lorsque tout va bien, elle ne sait pas quoi en penser.

Comme avec Jack, par exemple. Quand Molly avait été transférée au lycée de Mount Desert Island l'année dernière, pour sa seconde, la plupart des élèves avaient eu l'air de s'ingénier à l'éviter. Ils avaient leurs amis, leurs cliques, et elle ne leur ressemblait absolument pas. Il est vrai

aussi qu'elle n'avait rien fait pour s'intégrer. D'expérience, elle sait qu'il vaut mieux que l'on pense qu'elle est insensible et bizarre plutôt que pathétique et vulnérable, et c'est pour cela qu'elle porte son look gothique comme une armure. Une armure que seul Jack avait tenté de percer.

On était à la mi-octobre, en cours de sciences sociales. Lorsqu'ils avaient dû former des groupes pour un projet, Molly, comme d'habitude, s'était retrouvée seule. Jack lui avait alors demandé si elle souhaitait se joindre à lui et son binôme, Jody, qui avait eu l'air rien moins qu'enchantée. Durant tout le cours, Molly était restée sur ses gardes. Pourquoi était-il si gentil ? Qu'est-ce qu'il lui voulait ? Faisait-il partie de ces garçons qui s'amuse en sortant avec la fille la plus bizarre du lycée ? Quels que soient ses motifs, elle avait décidé de se montrer impassible. Elle se tenait penchée en arrière, les bras croisés, les épaules voûtées, ses cheveux noirs et raides dans les yeux. Elle haussait les épaules et grommelait quand Jack lui posait des questions, ce qui ne l'avait pas empêchée de suivre plutôt consciencieusement le travail d'équipe et d'y apporter sa part. En sortant de classe après la sonnerie, Molly avait entendu Jody murmurer : « Cette fille est carrément bizarre. Elle me fout les jetons. » Lorsqu'elle s'était retournée et avait croisé le regard de Jack, son sourire l'avait surprise. « Moi, je pense qu'elle est plutôt cool », avait-il répondu en fixant Molly. Pour la première fois depuis son arrivée dans cette école, elle n'avait pas pu se retenir : elle lui avait souri en retour.

Au cours des mois suivants, Molly avait appris, par bribes, l'histoire de Jack. Son père était un immigré originaire de la République dominicaine qui avait rencontré sa mère en faisant la cueillette des myrtilles à Cherryfield, l'avait mise enceinte, était rentré dans son pays pour se mettre à la colle avec une fille de là-bas et n'avait jamais regardé en arrière. Sa mère ne s'était pas mariée et travaillait pour une vieille dame riche qui habitait une imposante maison au bord de la mer. Avec un tel passé, Jack aurait dû devenir, comme elle, un cas social, mais non.

Il faut reconnaître qu'il a plusieurs atouts : il est rapide comme l'éclair sur un terrain de foot, arbore un sourire ravageur et de grands yeux de biche ourlés de cils ridiculement longs. Bien qu'il refuse de se prendre au sérieux, Molly voit bien qu'il est plus malin qu'il ne veut bien l'admettre, et même plus qu'il ne le sait lui-même. Elle se moque totalement des prouesses sportives de Jack, mais l'intelligence, ça, elle respecte (les grands yeux de biche sont en prime).

Cette curiosité intellectuelle, c'est d'ailleurs la seule chose qui l'a empêchée de dérailler. Son look gothique lui permet d'emblée de montrer qu'elle ne se sent pas tenue de suivre les conventions et qu'elle est libre de se comporter aussi bizarrement qu'elle le souhaite, en toutes circonstances. Elle lit tout le temps – dans les couloirs, à la cafétéria –, essentiellement des romans mettant en scène des protagonistes tourmentés : *Virgin Suicides*, *L'Attrape-Cœurs*, *La Cloche de détresse*. Elle note également dans un petit carnet les mots dont elle apprécie tout particulièrement la sonorité : haridelle, pusillanime, talisman, jouvencelle, débilitant, obséquieux...

Au début, elle avait aimé la distance que son personnage induisait, la méfiance et la suspicion qu'elle détectait dans le regard des autres. Cependant, même si elle déteste se l'avouer, ce masque a commencé à lui peser dernièrement.

Chaque matin, peaufiner son look lui prend un temps infini et les rituels qu'elle accomplissait jusqu'à présent avec conviction et qui lui semblaient avoir un sens – teindre ses cheveux d'un noir de jais et se faire des mèches violettes ou blanches, souligner ses yeux d'un épais trait de khôl, appliquer un fond de teint d'un ton beaucoup plus clair que sa peau, ajuster et attacher toute une série de vêtements inconfortables – l'irritent dorénavant. Elle se sent pareille à un clown qui se serait rendu compte un matin qu'il n'a plus envie de mettre son gros nez rouge en plastique. La plupart des gens n'ont pas besoin de déployer tant d'efforts pour tenir leur rôle. Pourquoi en irait-il autrement pour elle ? Probablement qu'au prochain endroit où ils l'enverront, car il y a toujours un prochain endroit, une nouvelle famille d'accueil, une autre école, elle repartira de zéro et se choisira un style différent, moins compliqué. Pourquoi pas grunge ? Ou lolita ?

La probabilité que cela arrive bien plus tôt que prévu semble se préciser de minute en minute. Cela fait un moment que Dina cherche à se débarrasser d'elle et maintenant l'excuse est toute trouvée. Ralph avait mis sa crédibilité en jeu en tablant sur son bon comportement ; il avait bataillé dur pour persuader sa femme que sous cet air farouche et ce maquillage provocant se cachait en réalité une gentille jeune fille. Il s'était copieusement trompé.

Molly se met à quatre pattes pour regarder sous le cache-sommier ajouré. Elle sort de sous son lit deux sacs marins, ceux que Ralph lui avait achetés en solde au magasin d'usine L. L. Bean à Ellsworth (le premier rouge et le second en tissu hawaïen orange portant respectivement les monogrammes Braden et Ashley. Invendus du fait de leur couleur, de leur style, ou tout simplement à cause de la ringardise de ces noms brodés en fil blanc ? Aucune idée). Alors qu'elle ouvre le tiroir du haut de sa commode, un bruit de percussion, version métallique d'Impacto de Daddy Yankee, sourd de sous sa couette. « Comme ça, tu sauras que c'est moi et tu répondras à ce fichu téléphone », lui avait expliqué Jack lorsqu'il lui avait acheté cette sonnerie.

« ¡Hola, mi amigo ! dit-elle quand elle finit par trouver l'appareil.

— Hé, quoi de neuf, chica ?

— Ben, il se passe que Dina n'est pas très contente, là, maintenant.

— Ah bon ?

— Ouais. Ça sent le roussi.

— À quel point ?

— Au point que je pense que je vais devoir faire mes valises. »

Elle a du mal à respirer, ce qui la surprend étant donné le nombre de fois où elle a vécu ce genre de situation.

« Nan, je n'y crois pas.

— Si. Je les entends en parler d'ici, dit-elle en sortant du tiroir un paquet de chaussettes et de culottes qu'elle fourre dans le sac version Braden.

— Mais tu dois faire tes heures de travail d'intérêt général.

— Ça n'arrivera pas. »

Elle ramasse son collier porte-bonheur, posé en tas sur le dessus de la commode, et fait rouler, pour la démêler, la chaîne en or entre ses doigts.

« Dina dit que personne ne voudra de moi parce qu'on ne peut pas me faire confiance. »

Le nœud cède sous ses doigts et elle réussit à démêler la chaîne.

« Et y a pas de problème. J'ai entendu dire que le centre de détention pour mineurs n'est pas si terrible que ça. C'est juste pour quelques mois, de toute façon, ajoute-t-elle.

— Mais tu n'as pas volé ce livre. »

Tout en calant le portable entre son oreille et son épaule, elle réussit, après s'être battue avec le fermoir, à attacher le collier à son cou. Elle se regarde dans le miroir. Du maquillage noir est étalé sous ses yeux comme chez les joueurs de foot.

« N'est-ce pas, Molly ? »

En réalité, elle l'a bel et bien volé. Ou tout du moins, elle a essayé. Elle avait tellement envie de posséder *Jane Eyre*, son roman préféré, de l'avoir rien qu'à elle. La librairie Sherman de Bar Harbor ne l'avait pas en stock et elle avait été trop timide pour le commander auprès du vendeur. Dina ne voulait pas non plus lui donner le numéro de sa carte de crédit pour qu'elle puisse faire des achats en ligne. Il n'y avait rien qu'elle ait jamais eu envie d'avoir à ce point (en tout cas, pas depuis un bon moment). C'est comme ça qu'elle s'était retrouvée à la bibliothèque, dans le maigre rayon dédié aux romans, agenouillée face aux trois exemplaires du livre, dont deux au format poche et un relié. Par deux fois déjà, elle avait emprunté la version reliée, en bonne et due forme, en utilisant sa carte. Cette fois-ci, elle les avait sortis tous les trois, les soupesant dans sa main, et avait remis la version reliée en place, à côté du *Da Vinci Code*.

Après avoir également replacé le plus récent des deux livres de poche, elle avait glissé l'autre dans son jean. Il était vieux et tout corné, ses pages avaient jauni et certains passages étaient soulignés au crayon. La couverture, dont la colle s'était desséchée, avait commencé à se détacher. Si ce livre avait été mis en vente le jour de la braderie annuelle de la bibliothèque, ils en auraient tiré dix cents au mieux. Elle s'était dit qu'il ne manquerait à personne. Et qu'il restait deux exemplaires, en bien meilleur état. Cependant, l'établissement avait récemment fait installer un système antivols et plusieurs mois auparavant quatre bénévoles, des dames d'un certain âge entièrement dévouées à tout ce qui concernait de près ou de loin la bibliothèque de Spruce Harbor, avaient passé plusieurs semaines à placer des bandes magnétiques à l'intérieur des couvertures des onze mille volumes. Lorsque Molly avait franchi le portillon, un son strident et persistant avait alerté la responsable, Susan LeBlanc, qui lui avait fondu dessus tel un pigeon voyageur retrouvant sa base.

Elle avait immédiatement confessé son larcin. Ou plutôt, avait essayé de faire croire qu'elle avait eu l'intention d'emprunter le livre en utilisant sa carte. Mais Susan LeBlanc n'avait rien

voulu entendre. « Je t'en prie, cesse de me prendre pour une idiote avec tes mensonges, lui avait-elle dit. Je t'ai observée. Je me doutais que tu préparais quelque chose. » Et quelle honte que son intuition lui ait donné raison ! Elle aurait aimé, pour une fois, se tromper, être agréablement surprise.

« Ah, merde. Vraiment ? » Jack soupire.

Tout en se regardant dans le miroir, Molly passe son doigt sur les pendeloques porte-bonheur enfilées sur la chaîne. Elle ne la porte plus très souvent, mais, chaque fois que quelque chose arrive et qu'elle sait qu'elle va devoir déménager, elle la met. Elle l'a achetée dans une solderie, chez Marden, à Ellsworth, et y a glissé les trois pendentifs que son père lui avait offerts pour ses huit ans : un poisson en émail cloisonné bleu et vert, un corbeau en étain et un minuscule ours brun. Quelques semaines après lui avoir fait ce cadeau, son père était mort dans un accident de voiture : alors qu'il roulait à vive allure sur l'autoroute I-75 par une nuit glaciale, le véhicule avait dérapé et fait un tonneau. Après cela, sa mère, vingt-trois ans tout juste, avait entamé une descente aux enfers dont elle n'était jamais revenue. Molly n'avait pas encore fêté ses neuf ans qu'elle avait déjà été placée dans une autre famille, et sa mère en prison. Les pendentifs porte-bonheur sont tout ce qui lui reste de sa vie d'avant.

Jack a beau être un mec sympa, elle sait ce qui l'attend : comme tous les autres – les assistants sociaux, les enseignants, les familles d'accueil –, il finira par se lasser, se sentira trahi, se dira qu'elle est plus une source d'ennuis qu'autre chose. Même si elle aimerait vraiment s'attacher à lui – ce qu'elle a réussi à lui faire croire –, elle ne s'est jamais vraiment laissée aller à ce point. Ce n'est pas qu'elle fasse semblant, mais une part d'elle-même reste toujours sur la réserve. Elle s'est rendu compte qu'elle peut maîtriser ses émotions en imaginant qu'à la place du cœur elle a une énorme boîte cadenassée. Lorsqu'elle est confrontée à des sentiments qu'elle n'arrive pas à dominer, comme la tristesse ou des regrets, elle les enfouit dans la boîte, puis referme bien le couvercle qu'elle cadenasse à nouveau.

Ralph aussi a essayé de se focaliser sur ses bons côtés. Il est comme ça, Ralph. Il voit le bien même là où il n'est pas. Une part d'elle-même lui est reconnaissante de cette foi qu'il place en elle, mais, malgré tout, elle ne lui fait pas non plus totalement confiance. C'est presque mieux avec Dina, parce qu'elle, au moins, ne fait pas mine de vouloir cacher ses soupçons. Il est plus facile de savoir que les gens se méfient de vous que d'être déçue quand ils vous lâchent.

« *Jane Eyre* ? demande Jack.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— J'aurais pu te l'acheter.

— Eh ouais... »

Même après s'être ainsi mise dans le pétrin et même si elle court le risque d'être envoyée en centre de détention pour mineurs, elle sait qu'elle ne lui aurait jamais demandé de lui offrir ce livre. S'il y a bien une chose qu'elle déteste à propos des familles d'accueil, c'est d'être à la

merci de gens qu'elle connaît à peine et de dépendre de leur moindre lubie. Ne rien attendre de qui que ce soit, voilà ce qu'elle a appris. Ses anniversaires sont souvent oubliés et c'est tout juste si elle est invitée à participer aux différentes fêtes qui jalonnent l'année. Elle doit se contenter de ce qu'elle reçoit, et c'est rarement ce qu'elle a demandé.

« T'es tellement butée ! lui dit Jack, comme s'il lisait dans ses pensées. Regarde dans quel merdier tu t'es fourrée. »

On frappe un grand coup à la porte de sa chambre. Le téléphone posé contre sa poitrine, elle regarde la poignée tourner. Encore une chose déplaisante : pas de verrou, pas d'intimité. Dina passe la tête par la porte, la bouche peinte en rose, pincée.

« Il faut qu'on parle.

— D'accord. Laisse-moi finir mon coup de fil.

— Qui est-ce ? »

Elle hésite. Est-elle obligée de répondre ? Oh, et puis qu'est-ce que ça peut bien faire ?

« Jack. »

Dina fronce les sourcils.

« Dépêche-toi. On n'a pas toute la nuit.

— J'en ai pour une minute. »

Molly attend avant de reprendre sa conversation, fixant Dina du regard jusqu'à ce que sa tête disparaisse derrière la porte.

« C'est l'heure du peloton d'exécution.

— Non, non. Écoute-moi. J'ai une idée. Un peu... dingue.

— Quoi ? Il faut que j'y aille, répond-elle d'un ton maussade.

— J'ai parlé à ma mère...

— Tu plaisantes, Jack ? Tu lui as raconté ? Déjà qu'elle ne m'apprécie pas.

— Écoute. D'abord, elle ne te déteste pas. Ensuite, elle a parlé à la dame pour laquelle elle travaille et il se pourrait que tu puisses faire tes heures de service d'intérêt général chez elle.

— Quoi ?

— Parfaitement.

— Mais... comment ?

— Tu sais que ma mère est la pire femme de ménage au monde ? »

Molly adore la façon dont il dit cela : posément, sans porter de jugement, de la même manière qu'il dirait de sa mère qu'elle est gauchère.

« Cette femme veut ranger son grenier. Il est rempli de vieux papiers, de cartons et de tout un tas de cochonneries du même genre. Un vrai cauchemar pour ma mère. Alors j'ai pensé que tu pourrais le faire. Il y a, facile, cinquante heures de travail bénévole à faire chez elle.

— Attends une minute. Tu veux que je range le grenier d'une vieille dame ?

— Exactement. C'est tout à fait dans tes cordes, tu crois pas ? Allez, je sais à quel point tu es méticuleuse. Ne le nie pas. Tous tes trucs sont alignés sur tes étagères, tes devoirs sont classés comme il faut. Et tes livres sont rangés par ordre alphabétique, pas vrai ?

— Tu l’as remarqué ?

— Je te connais beaucoup mieux que tu ne le penses. »

Aussi bizarre que cela puisse sembler, Molly doit bien reconnaître qu’elle aime l’ordre et qu’elle est même un peu maniaque dans ce domaine. Après avoir déménagé un certain nombre de fois, elle a appris à prendre soin des quelques affaires qui lui appartiennent. Malgré tout, cette idée ne lui paraît pas si bonne que cela.

Être coincée, seule, dans un grenier poussiéreux à trier les rebuts d’une vieille dame pendant des jours ?

Si elle a le choix...

« Elle veut te voir, ajoute Jack.

— Qui ça ?

— Vivian Daly. La vieille dame. Elle veut te rencontrer pour...

— ... un entretien ? Elle veut me faire passer un entretien, c’est ce que tu allais dire.

— Ça fait partie du deal. T’es d’accord ?

— Est-ce que j’ai le choix ?

— Bien sûr. Tu peux choisir la prison.

— OK ! OK, Jack, s’exclame-t-elle.

— OK quoi ?

— Je vais le faire. Je vais aller la voir. Je passerai un entretien avec elle.

— Super. Ah, et puis... tu devrais peut-être mettre une jupe ou quelque chose dans le genre, pour... tu sais, quoi. Et puis enlever quelques-unes de tes boucles d’oreilles.

— Et mon piercing au nez ?

— Je l’adore, mais...

— OK, compris.

— Juste pour l’entretien.

— C’est bon. Je te remercie.

— Ne me remercie pas d’être égoïste. J’ai juste envie que tu restes par ici encore un peu. »

Lorsque Molly ouvre la porte de sa chambre et qu’elle se retrouve face aux visages tendus de Dina et de Ralph, elle sourit.

« Ne vous inquiétez pas. J’ai trouvé une solution pour faire mes heures. »

Dina lance un regard à Ralph dont elle saisit tout de suite la signification ; avec le temps et l’expérience, elle arrive sans peine à décoder ces dialogues silencieux entre ses parents d’accueil.

« Mais je comprends : si vous voulez que je parte, je trouverai autre chose.

— On ne veut pas que tu partes », lui répond Ralph, au moment même où Dina déclare :
« Il faut qu’on parle. »

Ils se regardent fixement.

« Comme vous voulez, dit Molly. C'est pas grave si ça ne marche pas. »

Au moment où elle prononce ces mots, et alors qu'elle affiche un air bravache emprunté à Jack, elle pense vraiment ce qu'elle dit. Si ça ne marche pas, eh bien, tant pis ! En ce qui la concerne, les coups durs et les trahisons que les gens craignent tout du long de leur existence de devoir affronter, elle connaît déjà. Son père mort, sa mère qui a perdu pied et elle, trimbalée de gauche à droite et constamment rejetée. Ce qui ne l'empêche pas d'être encore en vie, de dormir et de grandir. Chaque matin, elle se lève et s'habille. Alors, quand elle affirme que ça ira, ce qu'elle veut dire en réalité c'est qu'elle sait être capable de surmonter à peu près n'importe quelle catastrophe. Mais c'est la première fois, pour autant qu'elle s'en souvienne, que quelqu'un se soucie d'elle. (C'est quoi son problème à lui, en fait ?)

Christina Baker Kline
Le train des orphelins (I)
Paris, Éditions Belfond, 2015